

XYZ. La revue de la nouvelle

Cul-de-sac

Jean-François Chassay



Numéro 120, hiver 2014

Dettes : pile ou faces cachées des intérêts composés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (2014). Cul-de-sac. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 36–39.

Cul-de-sac

Jean-François Chassay

PALIMPSESTE de palimpsestes : sa vue se brouillait, les lettres se superposaient, puis les mots, puis les phrases, puis les paragraphes. Cette multiplication des signes, au lieu de l'aider, ne parvenait qu'à le désorienter davantage. D'abord, le soleil se trouvait haut dans le ciel et son optimisme était à son zénith. Puis la lumière avait faibli, et son enthousiasme également. Maintenant, une vague lumière bleutée se laissait encore deviner, mais la noirceur allait la recouvrir, alors même que la morosité écrasait son esprit de plus en plus vaseux. Rien ne venait, ou plutôt rien ne se *départageait*. *Tout cela* apparaissait beaucoup trop compliqué. *Tout cela* : rien ne lui répugnait davantage qu'avoir des dettes. Financièrement, on peut s'arranger. Il suffit de faire attention et on parvient à rembourser ce qu'on doit. Et encore : on peut aussi être économe et ne rien devoir à personne. Mais moralement, *esthétiquement*, rembourser ses dettes s'avère toujours plus difficile. Le problème d'un écrivain se trouve souvent là, à la jonction de ses influences. Lui, des influences, des écrivains qui l'avaient marqué, orienté, propulsé vers la gloire — car la gloire, il avait fini par la connaître — il en reconnaissait deux : Raymond Queneau et Don DeLillo. Depuis toujours, ses amis ne cessaient de lui dire : « Mais comment peux-tu considérer comme principales influences deux écrivains aussi profondément différents ? » Et il répondait, encore et toujours, qu'il ne comprenait rien, mais vraiment rien, à une pareille question. Qu'il ne comprenait pas qu'on puisse se braquer sur une seule esthétique, pas plus que sur une seule manière de penser, pas plus que sur une seule manière d'envisager notre rapport au monde, pas plus que sur une seule manière de concevoir le rapport à la politique et aux avenues que celle-ci peut emprunter. Ce dernier point lui valait d'ailleurs souvent des discussions vives avec certains de ses amis qui étaient d'une pureté redoutable sur

ce plan et qui s'astreignaient à rejeter dans le néant du discours tous ceux qui risquaient de leur apporter des microbes et de les faire tousser. Ils faisaient souvent partie de ces gens qui, même quand ils se trompent abominablement, considèrent que finalement ils n'ont pas eu tort, car c'est la preuve que leur pensée est en mouvement.

Le problème était le suivant : on lui avait demandé de produire un texte qui rendrait hommage à un écrivain qu'il estimait particulièrement. Un texte lui permettant, justement, de payer ses dettes. Il lui suffisait, pensait-il, d'écrire un texte à partir de Queneau — un *Exercice de style* peut-être, pourquoi pas ? — et puis un autre s'inspirant de DeLillo et il prendrait le meilleur des deux. Mais voilà : dans un premier temps, il écrivit deux textes d'une égale médiocrité. Puis deux textes d'une égale qualité. Il tenta d'améliorer encore plus l'un et l'autre dans l'espoir qu'un des deux se démarquerait, mais sans y parvenir. Il ne savait pas lequel choisir. À un moment, il songea même à tricher et à envoyer un des deux textes sous pseudonyme. Ce n'était pas du jeu, il le savait bien, et puis on le reconnaîtrait. À la rédaction de la revue, tout le monde connaissait son intérêt pour ces deux écrivains.

Depuis maintenant plus de neuf heures, il tapait sur le clavier, effaçait, recommençait. Puis il buvait en même temps, se disant à lui-même que l'alcool l'aiderait peut-être, tout en sachant très bien qu'il s'agissait d'une illusion stupide. Il en vint même à s'endormir. Et il rêva.



« Le sommeil lui échappait, il ne savait plus. Le silence, les mots, comment savoir ce qui comptait, maintenant ? Craig tentait de lire le paysage et de lui trouver un sens. Un arrêt, soudain.

Dans l'autobus 51, un type monta, mais peut-être un travesti, un transsexuel, une femme déguisée en femme pour nous persuader qu'elle était un homme ? Environ vingt-six ans, pense-t-il, le visage en partie masqué par un étrange 37

chapeau. Mou. Un cordon, autour du chapeau. Le cou un peu tendu, tordu. On ne rencontre guère de gens ordinaires, par ici. L'autobus démarre, mais Craig ne sait plus où il va, où nous allons tous, ce qui se passe. Il repense à la scène de la douche dans *Psycho*, il lui semble que nous y sommes tous, là, sous la douche. Mouillés. Assassins. Ou presque. Par qui ? Qui, au bout du poignard ? Car Anthony Perkins ne peut tous nous tuer. Non, il ne peut pas. Pas seul. Où se trouve le réseau ? Aussi appelé *network*. Quel réseau ? Quel *network* ? Et comment le *network* s'impose-t-il au réseau ? Jusqu'à quel point l'un masque-t-il l'autre, à moins que l'un et l'autre ne soient *le même* ? La configuration conduit-elle à une reconfiguration ? Et combien de reconfigurations pour en arriver à une *nouvelle configuration* ?

Un arrêt. Des gens descendent, l'air à cran. Que se passe-t-il ici ? Le type (femme ? transsexuel ? cyborg ? chauffe-eau en mutation ?) en question, celui au chapeau, s'irrite contre un voisin. Il (elle ?) lui reproche de le bousculer chaque fois que quelqu'un passe. Ton pleurnichard qui se veut méchant, *mais ce n'est pas sa voix*, Craig le sent. Une certitude, rare : cet homme (ou etc.) *imite* quelqu'un. Pourquoi ?

Ça ne lui semblait nullement bizarre qu'un simple bus abrite plus de choses passionnantes que le monde qui se trouvait à l'extérieur de celui-ci. Comme il voit une place libre, le type (?) se précipite dessus. En s'assoyant, il *regarde* Craig. Ce dernier descend en catastrophe à l'arrêt suivant. Maintenant, le soleil déclinait. Il était convaincu de pouvoir *sentir* quelque chose, que quelque chose lui *dirait* s'il était sur la bonne voie. Il croit possible d'échapper à la réalité, d'en trouver *une autre*. Craig croit à une sorte de rédemption.

Tout cela est peine perdue. Deux heures plus tard, il le rencontre de nouveau, le type (?), au marché Jean-Talon, devant la Ferme Morin, fruits et légumes. Juste vis-à-vis des casseaux de tomates cerises. Il est avec un camarade (homme ? femme ? hétéro ? homo ? bi ? humain *or what* ?) qui lui dit, en regardant avec attention juste au-dessus des tomates cerises, fixant un point loin dans l'espace, vers les brocolis, qu'il

devrait mettre un bouton supplémentaire à son pardessus et il lui montre où (à l'échancrure) et pourquoi. Mais l'homme (?) n'écoute pas, car il a relevé son chapeau et repéré Craig. Derrière lui, Craig entend quelqu'un dire : "Les motels, j'aime les motels. J'aimerais posséder la plus grande chaîne de motels de l'univers." Craig sait maintenant que cela ne sert plus. À rien. À rien pantoute. Il veut courir, fuir, mais c'est pire qu'un cauchemar, plutôt *la réalité du réel*. Ce n'est plus une allée, un marché, c'est un monde, un espace et un temps où les cendres et les débris envahissent jusqu'à notre être même. Craig entend un claquement et soudain la lumière s'efface. »